

**Jean-Marc EDENWALD**

# **L'algorithme du pouvoir**

**Roman**

Jean-Marc Edenwald

# L'algorithme du pouvoir

© Jean-Marc Edenwald, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7538-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# **Automne 2018**

# 1

Le téléviseur était connecté au canal d'une chaîne d'information en continu et l'écran diffusait, en boucle, les images des affrontements qui se déroulaient à nouveau, en ce début de soirée, entre les forces de l'ordre et les plus déterminés des agitateurs qui s'étaient, comme pour les samedis précédents, donné le mot pour se mêler à la foule des gilets jaunes et faire dégénérer l'issue de la manifestation en émeute. Une brochette d'experts plus ou moins autoproclamés, réunis en cercle sur le plateau de télé, brodaient comme de coutume autour de ces événements, débitant quelques banalités de circonstance, pour capter l'attention d'un nombre aussi élevé que possible de téléspectateurs, alimentant le fonds de commerce de cette industrie de la *fait-diversion* qui faisait ses choux gras d'une actualité devenue le feuilleton hebdomadaire des programmes du week-end, nourrie de ces scènes de violence qui clôturaient les séquences de l'après-midi. Des envoyés, dits *spéciaux*, s'improvisaient en grands reporters dépêchés sur le terrain, à l'affût de quelques déchaînements spectaculaires dans la confrontation entre les forces en présence, ou d'actes de vandalisme notoires qui mériteraient d'être retransmis en direct. La nuit était tombée sur Paris.

À ces heures, le samedi, le hall du cabinet Willmore & Trade, solidement protégé derrière ses épaisseurs de murs en pierre de taille et la lourde porte d'entrée donnant sur le porche vers la rue de Courcelles, était habituellement désert. Ce soir-là, pourtant, l'écran était resté allumé, et face à cette fenêtre ouverte sur les péripéties de la crise du moment, deux hommes étaient confortablement installés dans les fauteuils du salon aménagé à l'accueil, au bas de l'escalier qui menait aux étages de bureaux, échangeant quelques mots tout en jetant de temps à autre un regard évasif sur les images des heurts qui se produisaient à quelques centaines de mètres de là.

L'un d'eux se nommait Jacques Turm. Il restait peu loquace, campé dans une posture immobile, mais prêtait une oreille attentive aux propos de son interlocuteur, Charles de Nives, l'un des avocats et associés du cabinet Willmore & Trade. « Jim, c'était ainsi que Jacques Turm se laissait communément appeler au sein d'un cercle rapproché de relations socioprofessionnelles, ce diminutif lui était resté depuis un séjour antérieur de plusieurs années en Californie. *Jim*, à mon avis ils feront tout pour freiner, et ils nous imposeront un autre investisseur qui aura toutes leurs bénédictions, sans même avoir à opposer leur veto. » Turm

fixa l'écran, songeur, et comme seule réponse il frappa légèrement le sol du pied droit. Comme assez classiquement chez lui, il avait chaussé une paire de tennis déjà bien amorties, comme l'était apparemment également le jean élimé qu'il portait ce jour, complété d'un pull de couleur claire sous ce qui avait sans doute été jadis une veste de costume, épaisse mais taillée assez courte, d'un bleu très foncé. Sa coupe de cheveux grisonnants, quelque peu négligée, et les traits de son visage marqués par les années et soulignés par une barbe de plusieurs jours étaient ceux d'un homme déjà bien engagé dans la soixantaine passée. Il avait néanmoins conservé une allure svelte, racée même aurait-on pu dire, témoignant d'une forme physique encore entretenue assidûment. L'œil restait vif, le regard était incisif, et avec l'expression générale qui se dégageait de sa personne l'ensemble indiquait un esprit toujours en alerte et en mouvement, ainsi qu'une détermination et une ambition peu communes. « Je me demandais si l'on n'aurait pas pu mieux prévoir tout cela, dit-il.

— C'était en effet ce que je me disais, répondit de Nives.

— Je parle de cela, fit Turm en désignant l'écran. »

De Nives tourna la tête et fixa durant quelques instants les images qui montraient une petite moto, genre scooter, en flammes sur le boulevard Montparnasse, grand moment saisi dans l'action par les envoyés *spéciaux*. Il s'abstint de réagir à la remarque, habitué à ces sorties énigmatiques qu'il ne fallait pas nécessairement chercher à décoder sur l'instant. C'était le week-end, et il avait revêtu la tenue *casual* de circonstance. Charles de Nives se faisait une religion de rester habillé chic lorsqu'il devait se rendre dans les locaux de Willmore & Trade. Pour lui, le style décontracté revenait uniquement à s'autoriser, temporairement, à délaissier le complet-veston et la cravate pour les troquer contre un pantalon à pinces et un blazer, à peine moins conventionnels mais tout aussi élégants. Ses fonctions, l'échelon qu'il occupait dans le cabinet comme, plus généralement, dans la société, ses origines — la particule n'était pas usurpée —, ses brillantes études de droit, soit pour ainsi dire tout ce qui complétait son pédigrée, faisaient qu'il se voulait toujours d'une allure soignée, de la tête aux pieds, coiffure intensément blanche aux cheveux encore denses et peignés en arrière sur un front haut et cuivré, barbe taillée avec soin, paire de chaussures sur mesure et systématiquement appropriées à la saison ainsi qu'au jour et à l'heure auxquels il les portait. Il détourna d'ailleurs le regard de l'écran pour admirer durant quelques secondes les confortables mocassins fourrés et montants qu'il portait ce soir, avant de reprendre. « Il convient de nous préparer à un autre scénario. » De Nives employait généralement « convient » à

la place de « il faut que », ce qui revenait à vrai dire à peu près à la même chose mais dans un style qu'il désirait plus soutenu, chaque fois qu'il suggérait une résolution qui se voulait en fait impérative. « Il *convient*, poursuivit-il, de rechercher nous-mêmes un plan *B* plus judicieux et qui nous siérait mieux que celui qu'ils pourraient nous imposer.

— Que dit la loi ? Demanda Turm.

— Compte tenu du type de tes activités, la vente tombera dans le champ du décret sur le contrôle par l'État des investissements étrangers en France. Certaines de celles-ci intéressent le domaine de la sécurité, la police et probablement les armées aussi. Bercy, et encore moins le ministère de la Défense ni celui de l'Intérieur, ne te laissera par conséquent pas vendre facilement cette branche de ta société aux Israéliens.

— Mais la loi, que dit-elle exactement ?

— En théorie, elle vise à garantir que les conditions du rachat et que ce que les acquéreurs feront par la suite de l'entreprise ne nuiront pas aux intérêts de sécurité de la France. Bercy n'est pas tenu d'autoriser la transaction si ces conditions ne sont pas satisfaites.

— Et si elles le sont ?

— L'administration ne te laissera pas aller jusque-là, pour ne pas s'enfermer dans l'obligation de donner son accord si l'investisseur faisait la démonstration que les conditions seraient remplies. En principe, Bercy dispose d'un mois pour autoriser l'investissement, à partir du jour auquel toutes les informations nécessaires auront été apportées. Mais ils feront toutes les chicaneries possibles pour justifier qu'il manque quelque chose, et donc pour reporter cette date. Et entretemps, ils mettront cette période à profit pour rechercher un autre investisseur, bien français celui-là, mais qui malheureusement ne sera pas forcément prêt à payer le prix fort. »

Jacques Turm suivait les derniers développements des scènes de rue parisiennes en même temps qu'il écoutait les explications de son conseiller. La grande affaire qui occupait les chaînes d'information, depuis peu, concernait les brigades de policiers motorisées, les *voltigeurs* comme on les appelait anciennement, que les reporters s'efforçaient de suivre dans leurs périples à travers les quartiers de Paris où se déroulaient les manifestations les plus violentes, apportant aux commentateurs avisés présents sur les plateaux une matière première de choix pour établir des parallèles avec les manifestations étudiantes de 1986, ou avec d'autres émeutes plus récentes, telles celles des banlieues notamment. Au fond, et là était l'une des qualités de ces chaînes de

télé, leurs émissions permettaient de suivre le fil de l'actualité en coupant le son du téléviseur, ce qui présentait l'avantage de s'épargner les récitatifs récurrents des débatteurs. Turm s'était installé machinalement, avec son avocat d'affaire, devant l'écran resté allumé, sans monter dans les bureaux, pour faire le point sur un dossier qui les occupait depuis plusieurs mois, la cession d'une des branches d'activités de son entreprise à un investisseur étranger, un groupe industriel israélien. Mais cette vente était soumise au contrôle et à l'autorisation préalable de l'administration française, en particulier le ministère de l'Économie que chacun, dans le monde des affaires, désignait par le quartier parisien où se situait ses impressionnants bâtiments, *Bercy*.

Tout en devisant, ils suivaient vaguement les péripéties retransmises en direct. En jetant un coup d'œil à la horde de policiers motorisés qui passait à l'écran à l'instant, Turm repensa à des algorithmes prédictifs de criminalité à la conception desquels il avait participé lorsqu'il vivait, une vingtaine d'années auparavant, aux États-Unis, et qui visaient à renforcer la sécurité de certaines villes. Souvent, les circonstances l'incitaient à imaginer des modèles mathématiques qui pourraient contribuer à améliorer les choses, rendre la vie plus facile ou augmenter l'efficacité des actions humaines. Il s'était imprégné de maths et de modélisations informatiques depuis près de quarante ans, et chaque situation critique qu'il pouvait observer, telle que celle qu'il avait en ce moment sous les yeux, l'incitait à l'abstraction pour y déceler un thème d'application potentiel. « Comment optimiser l'emploi de ces brigades à dessein de limiter la casse et la violence ? », ne put-il s'empêcher de penser à voix haute, propos auxquels de Nives s'abstint de réagir, relativement habitué qu'il était à ce genre de sortie de la part de son client qu'il n'était pas utile de contredire lorsque, comme dans le cas présent, il semblait immergé dans un monde à lui. On parlait d'un dossier de vente particulièrement ardu, qui pesait au bas mot une bonne vingtaine de millions, et pour lequel il *convenait*, sans attendre, de définir une stratégie sur la suite à donner, mais tout ce qui semblait en réalité le préoccuper, sur le moment, était de mettre les modes d'action des pelotons de voltigeurs en équation. Il leva brièvement les yeux au plafond, puis se risqua à briser la méditation du chef d'entreprise en déclarant « oui, bon, mais en attendant il conviendrait aussi de réfléchir à comment optimiser notre stratégie pour le dossier de cession qui nous intéresse. » Turm avait généralement quelques formules d'attente toutes prêtes pour laisser un sujet de discussion en suspens, qui ne laissaient d'ailleurs pas ses interlocuteurs sans une pointe d'agacement, du genre « on va y penser. » À ce stade de la conversation, l'expression signifiait

en principe que l'on avait, du moins pour le moment, épuisé tout ce qui pouvait être dit et qu'il fallait laisser tout cela infuser et macérer avant de reprendre la discussion.

D'ailleurs, celui-ci reçut à l'instant un message sur son smartphone, de la part de son chauffeur qui l'attendait comme convenu devant l'immeuble. Les deux hommes se levèrent et de Nives salua son client en le remerciant d'être passé ce soir au cabinet. « Alors, à lundi matin, à Bercy, on se retrouve sur place comme convenu pour 10h00 ?

— Entendu » fit Turm.

De Nives l'observa se diriger sans se hâter vers la sortie, de cette démarche souple qui le caractérisait, les mains dans les poches de son jean élimé, et l'esprit visiblement déjà ailleurs, probablement occupé des possibilités de traduire en algorithmes l'évolution de la contestation et des vagues de violence qui ne cessaient de s'amplifier dans le pays depuis quelques semaines. Il le suivit du regard, jusqu'à ce qu'il sortît sur le porche, puis se retourna vers l'écran du téléviseur qui continuait à montrer en boucle les échauffourées en cours, dépité et répétant pour lui-même certains des derniers mots de son client « optimiser et limiter la casse... pff ! ».

## 2

Sur le chemin du retour vers son domicile, installé comme à son habitude à la place passager à l'avant de sa Tesla, Jacques repassa en revue les épisodes de la journée. Tôt le matin il s'était rendu dans les locaux de son entreprise, située dans le quartier Montparnasse. Ses collaborateurs lui avaient parlé d'un problème rencontré sur un projet en cours de développement, qu'ils n'étaient pas encore parvenus à résoudre. La start-up des débuts, qu'il avait créée durant les premières années 2000, avait prospéré et ses domaines d'activités avaient été fortement diversifiés. Il était désormais à la tête d'une société qui, si elle était encore loin de devenir une *licorne*, tel que l'on désignait ces jeunes pousses atteignant des valeurs record, présentait grâce à sa croissance et aux levées de fonds successives une valorisation de près d'une centaine de millions d'euros. Héritière de la nouvelle économie du numérique et de l'internet, « l'Usine » comme il se plaisait à la désigner était à l'origine focalisée dans le développement de logiciels concernant le domaine agroalimentaire. Mais, pour soutenir son expansion, Jacques avait créé des branches d'activités complémentaires, telles que des travaux de codage au profit de grandes entreprises actives dans différents secteurs, et par ailleurs un département spécialisé dans les systèmes de sécurité informatique ainsi que dans des applications destinées aux secteurs de la Défense et de la Police. Ces apports avaient été d'autant plus bénéfiques que « l'Usine » avait ainsi pu mieux résister à la crise financière et économique de 2008, en ajustant à la baisse, lorsqu'il l'avait fallu, les travaux de sous-traitance tout en préservant ses cœurs d'activité.

Jacques avait initialement investi aussi dans des secteurs encore plus avant-gardistes, de prédiction de criminalité et d'optimisation des missions policières, qu'il considérait toutefois davantage comme des thèmes prospectifs que des marchés véritables à court ou moyen terme. Sa prudence et une éthique à laquelle il entendait se conformer l'incitaient à ne pas chercher à brûler les étapes en la matière avant que les technologies ne fussent suffisamment au point, ni à jouer les apprentis sorciers en imposant d'ores et déjà des solutions commercialisables avant même qu'une demande raisonnable et justifiée n'émergeât. Mais, depuis quelques années il poursuivait aussi d'autres idées d'avenir, en vue d'innover autour de l'intelligence artificielle, l'IA. C'était d'ailleurs cela qui l'avait conduit à vouloir vendre l'une de ses branches